



HAL
open science

Centre et périphérie au Mexique: dialectiques et dynamiques géographiques à plusieurs échelles

Jérôme Monnet

► **To cite this version:**

Jérôme Monnet. Centre et périphérie au Mexique: dialectiques et dynamiques géographiques à plusieurs échelles. Les rapports centre-périphérie dans les démocraties modernes, 2002, Toulouse, France. 393p. halshs-00007151

HAL Id: halshs-00007151

<https://shs.hal.science/halshs-00007151>

Submitted on 13 Dec 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte adapté d'une communication présentée au Colloque franco-mexicain sur “ *Les relations centre / périphérie dans les États modernes* ”, Toulouse, 16 et 17 décembre 1999 (Université des sciences sociales de Toulouse-1) et publié dans : ROUSSILLON, Henry (dir.), *Les rapports centre-périphérie dans les démocraties modernes*. Toulouse: Presses de l'Université Toulouse-1 Sciences sociales, 2002, 393 pages, ISBN: 2-909628-68-X.

**CENTRE ET PERIPHERIE AU MEXIQUE :
DIALECTIQUES ET DYNAMIQUES GEOGRAPHIQUES
A PLUSIEURS ECHELLES**

par Jérôme MONNET

Jérôme Monnet est Professeur de Géographie à l'Université de Toulouse-2 Le Mirail et membre de l'Institut universitaire de France. Il coordonne au Groupe de recherche sur l'Amérique latine (GRAL) le programme PRISMA sur les “ Processus d'identification socio-spatiale dans les métropoles des Amériques ”. Il a publié aux éditions Nathan *La ville et son double : la parabole de Mexico* (1993) et *Le Mexique* (1994), et dirigé l'édition de *Espace, temps et pouvoir dans le Nouveau Monde* (Anthropos-Economica, 1996), *Ville et pouvoir en Amérique* (L'Harmattan, 1999), *L'urbanisme dans les Amériques* (Karthala, 2000) et *L'urbanité dans les Amériques* (avec G.Capron, Presses universitaires du Mirail, 2000).

CENTRE ET PERIPHERIE AU MEXIQUE : DIALECTIQUES ET DYNAMIQUES GEOGRAPHIQUES A PLUSIEURS ECHELLES

Jérôme MONNET
*Université de Toulouse-2 Le Mirail
Institut universitaire de France*

Introduction

Centre et périphérie constituent une figure de la géométrie dont les usages métaphoriques sont nombreux pour désigner des rapports hiérarchiques, de subordination ou de dépendance établis entre deux entités. C'est ainsi que dans certaines perspectives, on peut interpréter l'État-nation comme central, par opposition aux collectivités locales considérées comme périphériques, sans que cela ait la moindre relation avec la géométrie. Il en va de même avec le modèle d'analyse des relations économiques et géopolitiques sur la planète, qui oppose un “ centre ” constitué par la triade des grandes puissances économiques États-Unis/Europe/Japon à une périphérie composée des pays les moins développés. A la surface d'une sphère comme notre planète, il ne peut y avoir de centre et de périphérie, géométriquement parlant. C'est en cela que la géographie se distingue radicalement de la géométrie : dans l'espace humain, il existe des centres et des périphéries qui n'ont pas de sens dans l'espace euclidien. Ainsi, il ne fait aucun doute que Paris est le centre *géographique* de la France sans être son centre *géométrique*. La localisation mathématiquement incertaine de ce dernier donne lieu à une compétition entre quelques villages des confins nord-ouest du Massif central, dont la position géographique est périphérique dans l'espace français, malgré sa centralité géométrique.

Une analyse proprement géographique rend compte de la relation établie, dans une société donnée, entre les localisations relatives (la position et la distance –qui peut être mesurée de bien des manières– de lieux les uns par rapport aux autres) et les rapports hiérarchiques entre les acteurs (sociaux, politiques et/ou économiques) situés en ces lieux. En géographie, le centre est *à la fois* caractérisé par son accessibilité physique (tous les chemins y mènent) et par le pouvoir ou l'influence qu'il exerce sur l'aire qu'il domine, sa périphérie. Comme entre la poule et l'œuf, il est souvent vain de chercher à établir ce qui précède : est-ce parce qu'un lieu a une position géométriquement centrale qu'il est devenu socialement, politiquement ou économiquement dominant, ou bien est-ce parce qu'en un lieu s'est développée une supériorité d'un certain type que l'espace environnant a été organisé comme une périphérie ?

La différence entre les appréhensions géométrique et géographique de l'espace se fonde sur un parti-pris théorique : en géographie, il n'existerait alors pas d'espace considéré hors d'un point de vue humain, qu'il s'agisse de celui des populations qui y vivent ou celui du géographe qui l'observe. En conséquence, il n'existe pas de territoire “ en soi ”, mais uniquement le territoire de quelqu'un (individu, collectivité ou institution). La conception du territoire qui domine aujourd'hui dans l'organisation de nos espaces est un produit historique, mis en place par la civilisation occidentale moderne (cf. Berque 1990, 1996 ; Bonnemaïson 1986). Nous concevons l'espace sous les espèces d'une étendue sur laquelle s'exercent des compétences “ aréolaires ” qui y découpent les pièces qui leur correspondent : la propriété privée, la circonscription électorale, l'entité administrative, le territoire de l'état souverain,

etc. Le caractère central ou périphérique d'un lieu, sa position dans un territoire en fonction de la dialectique centre-périphérie, ne sont donc établis et compréhensibles qu'en fonction de la société et du système d'acteurs sociaux qui les mettent en place et leur donnent une signification.

Le cas de l'espace mexicain peut servir d'exemple pour l'analyse des processus de production du territoire national dans lesquels le dualisme centre/périphérie joue un très grand rôle à différentes échelles, depuis le niveau de l'espace pratiqué par les habitants jusqu'à celui de l'ensemble du territoire national.

CONCENTRATION ET CENTRALISATION AU MEXIQUE

La concentration est un phénomène que l'on peut recenser et cartographier : il s'agit de repérer dans quelles proportions des êtres ou des activités se trouvent rassemblés sur une étendue déterminée. A partir de l'observation des phénomènes de *concentration*, il est possible d'analyser les logiques de *centralisation*, qui favorisent la hiérarchisation entre espaces centraux et périphériques. Ces phénomènes et ces logiques concernent au Mexique plusieurs échelles et différents champs d'observation.

L'agglomération de Mexico (ensemble urbain composé par le District fédéral –D.F.– et les municipalités agglomérées de l'état de Mexico) accueille à elle seule près d'un Mexicain sur cinq. Si l'on compte la population des métropoles de plus de 600.000 habitants, c'est un tiers des Mexicains qui est rassemblé dans 9 sites. Les 109 concentrations urbaines de plus de 50.000 habitants abritent au total la moitié de la population nationale. En prenant le seuil français de 2000 habitants agglomérés pour distinguer la population urbaine et rurale, on observe que 75 % des Mexicains vivent rassemblés dans les 3276 localités urbaines du pays. A contrario, seuls 3 % d'entre eux vivent dispersés dans plus de 100.000 localités de moins de 100 habitants (tableau 1). L'habitat dispersé est donc rare, tandis que la règle semble être celle de la concentration des populations.

Tableau 1 :

CONCENTRATION DE LA POPULATION MEXICAINE (1990) PAR CATEGORIES DE LOCALITES

<i>population des localités</i>	<i>nombre de localités</i>	<i>Population totale de la catégorie</i>	<i>part de la pop. nationale (%)</i>
agglomération de Mexico	1	14 385 582	17.7
1 000 000 – 3 000 000	3	6 337 105	7.8
600 000 - 999 999	5	3 549 855	4.4
300 000 – 599 999	14	6 141 781	7.6
100 000 – 299 999	34	6 261 163	7.7
50 000 – 99 999	52	3 249 170	4.0
20 000 – 49 999	167	5 075 188	6.2
10 000 – 19 999	293	4 086 017	5.0
5 000 – 9 999	609	4 226 294	5.2
2 000 – 4 999	2 098	6 285 300	7.7
1000 – 1999	4 216	5 779 036	7.1
500 – 999	8 515	5 922 495	7.3
100 – 499	32 244	7 760 320	9.6
1 – 99	108 307	2 190 339	2.7

Source : Monnet, 1994, p.102 (statistiques INEGI).

Quand on observe la part de la population des états fédérés qui se trouve agglomérée dans la principale ville de chacun d’entre eux, on retrouve cette logique de centralisation démographique. Alors que la superficie des états concernés peut varier de 1 à 10 (de l’équivalent de la Belgique –soit 30.000 km²– à la moitié de la France métropolitaine – 270.000 km²–) et que certains peuvent être arides et globalement désertiques (dans le nord du pays) tandis que d’autres sont densément peuplés sous climat tropical contrasté (dans les hautes terres volcaniques du centre), les métropoles ne concentrent jamais moins de 20 % de la population de l’état où elles se trouvent, et cette proportion peut atteindre plus de 80 % (tableau 2).

Tableau 2 :

**CONCENTRATION DE LA POPULATION REGIONALE (1990)
DANS LES 10 PRINCIPALES AGGLOMERATIONS MEXICAINES**

<i>agglomération (état/s où elle se trouve)</i>	<i>population agglomérée (millions)</i>	<i>part dans la population des états</i>	<i>total des agglomérations > 50.000 hab.</i>	<i>superficie des états (km²)</i>
Mexico (DF / État de Mexico)	14,4	79.7 %	2	22 960
Guadalajara (Jalisco)	2,8	52.7 %	6	80 137
Monterrey (Nuevo León)	2,5	81.7 %	1	64 555
Puebla (Puebla)	1,0	24.4 %	4	33 919
Ciudad Juárez (Chihuahua)	0,8	32.3 %	5	247 087
León (Guanajuato)	0,8	19.0 %	10	30 589
Tijuana (Baja California)	0,7	42.1 %	3	70 113
Torreón-Gómez Palacio (Coahuila / Durango)	0,7	20.8 %	7	271 219
San Luis Potosi (San Luis Potosi)	0,6	30.6 %	3	62 848
Merida (Yucatan)	0,5	38.4 %	1	39 340
TOTAL MEXIQUE	81,2	30.5 %	109	1 967 183

Source : Monnet, 1994 (statistiques INEGI).

A la centralisation démographique correspondent aussi des phénomènes de concentration des activités économiques. Ainsi, l’agglomération de Mexico (ici définie comme l’ensemble “ District fédéral + état de Mexico ”) regroupe un quart de la population nationale, mais compte 1/3 des travailleurs recensés dans le pays. Cela s’explique non seulement parce que la qualité du recensement est meilleure en ville et parce que la proportion des activités économiques formelles y est plus grande, mais aussi du fait que le taux d’activité professionnelle des femmes y est plus élevé qu’ailleurs dans le pays et que l’immigration urbaine touche préférentiellement les classes d’âge les plus actives.

Cette “ sur-activité ” de la mégapole nationale est encore plus prononcée dans certains secteurs industriels, comme la confection (38 % des travailleurs recensés du secteur) et la construction (43 %). La centralisation est surtout flagrante dans les secteurs de service : l’agglomération de Mexico concentre 40 % des employés des banques et assurances, 45 % dans les professions libérales (hors santé), 51 % dans les grands magasins, 55 % dans l’édition et l’imprimerie. La dissymétrie des relations entre centre et périphérie est manifeste dans les secteurs touristiques : alors que la mégapole abrite la moitié des personnels des agences de voyage, elle concentre seulement 10 % du personnel hôtelier. On voit ainsi que le centre est consommateur de voyages vers l’extérieur et qu’il les organise, mais qu’il reçoit proportionnellement peu de gens venus de la province ou de l’étranger (cf. tableau 3 et graphique 1).

Tableau 3 :
CONCENTRATION DE LA POPULATION OCCUPEE (1990)
DANS CERTAINS SECTEURS D'ACTIVITE

% du total national des personnels occupés dans chaque secteur	Centre Historique de Mexico	centre-ville de Mexico	District Fédéral (D.F.)	D.F. + État de Mexico	<i>total national</i>
total de population résidente	0.18	0.55	10.15	22.25	81 140 922
total de population occupée	1.74	4.97	22.93	31.96	9 593 362
notaires, avocats, comptables, publicitaires, etc.	2.36	14.26	39.73	45.26	276 451
hôtels	1.39	6.05	8.89	10.47	126 214
grands magasins	1.15	8.68	37.82	51.4	44 097
édition et impression	5.31	19.2	48.11	55.15	66 808
construction	0.4	3.97	43.92	46.48	338 819
confection	5.21	9.67	28.81	37.66	135 814
banques et assurances	3.95	13.33	36.29	39.3	239 665
agences de voyage	9.37	26.03	38.01	48.99	22 012

Source : Monnet, 1992, 1995 (statistiques INEGI).

En changeant d'échelle, on observe que les logiques de centralisation sont maintenues, voire renforcées. Le centre-ville concentre encore davantage de travailleurs (15,5%) que de résidents (2,5 %) sur l'ensemble urbain. En outre, comme à l'échelle nationale, certaines activités sont sur-concentrées par rapport à d'autres : c'est le cas de la confection (un quart des travailleurs urbains du secteur se trouve dans le centre-ville) et d'un certain nombre d'activités, où environ un tiers de la main d'œuvre de l'agglomération est concentrée dans le centre (services professionnels, banques-assurances, édition-impression), voire plus de la moitié (agences de voyage et hôtellerie). Ce dernier secteur, qui apparaissait faiblement concentré à l'échelle nationale, est donc à l'inverse hyper-centralisé à l'échelle urbaine.

REPRESENTATIONS ET PRATIQUES SOCIO-SPATIALES : DE L'HETEROGENEITE A L'HOMOGENEITE

De leur côté, les pratiques et les représentations sociales tendent à renforcer le rôle symbolique des centres à diverses échelles, en faisant de ceux-ci des “synecdoques” géographiques, c'est-à-dire des espaces restreints censés représenter un espace plus vaste (dans une logique où la partie représente le tout).

C'est le cas quand les territoires politico-administratifs (états, provinces, régions, départements, etc.) sont identifiés d'après le nom de leur chef-lieu. En espagnol, le Mexique se dit *México*, nom de la capitale. 12 des 31 états fédérés du Mexique portent également le nom de leur capitale :

- Aguascalientes
- Campeche
- Colima
- Chihuahua
- Durango
- Guanajuato
- Oaxaca
- Puebla
- Queretaro
- San Luis Potosi
- Tlaxcala
- Zacatecas

On peut ajouter à cette liste Veracruz, principale agglomération de l'état fédéré du même nom (capitale : Xalapa). Culturellement, cela contribue à “périphériser” l'entité administrative, comme si elle n'avait pas d'autre identité géographique que d'être l'aire de compétence ou d'influence de la ville-centre.

Au Mexique comme en France, la presse dite “ nationale ” est pour l’essentiel la presse de la capitale, la “ couverture ” du reste du pays étant le plus souvent réduite à la portion congrue ou à l’anecdotique. La manie journalistique de la synecdoque aboutit fréquemment à désigner le gouvernement d’un état souverain par le nom de la ville où il siège. Un exemple français en est donné par ce titre : “ Dans ses négociations avec Pékin, Bruxelles cherche à obtenir des avantages non consentis à Washington ” (*Le Monde*, 19 mai 2000, p.4). Outre l’abus stylistique, cela pose deux problèmes “ géographiques ” : l’un grammatical, dans la mesure où l’on ne sait pas si c’est “ Bruxelles ” qui n’a pas obtenu d’avantages [en allant] à Washington, où si c’est “ Washington ” qui n’en a pas obtenu ; l’autre tient à l’indétermination de “ Bruxelles ” : parle-t-on du gouvernement belge ou de la Commission européenne ?

A une autre échelle, il apparaît que l’espace le plus souvent évoqué, décrit ou analysé dans la presse de Mexico est précisément le centre historique. Cela est renforcé par les pratiques sociales qui sur-investissent le centre-ville, à travers les pratiques commerciales (extrême spécialisation des rues), politiques (les parcours de manifestations aboutissent le plus souvent à la Grand-Place) et de loisirs (promenades du dimanche, etc.).

La plus extrême centralisation est un facteur de différenciation et d’hétérogénéisation de l’espace, dans la mesure où elle accentue les contrastes entre le centre et la périphérie. Mais la répétition de cette figure peut conduire à l’homogénéisation à un autre niveau : le dualisme centre/périphérie qui accroît localement les différences devient un instrument d’homogénéité quand il se répète de telle sorte qu’on retrouve partout la même organisation de l’espace. C’est le cas au Mexique, où les logiques de centralisation, en se répétant en tous lieux à la même échelle (l’immense majorité des localités de même niveau présente une organisation territoriale centrée de la même manière) et d’un niveau à l’autre (la centralisation est similaire au village et dans la mégapole), permettent aux Mexicains de transposer efficacement leur expérience de l’espace d’un lieu à l’autre et d’une échelle à l’autre. Cela contribue à homogénéiser le territoire national, à l’organiser selon un principe commun alors que les logiques de centralisation tendent au contraire à différencier fortement centres et périphéries.

Sur le territoire national, il existe une forme spatiale répétée à des centaines d’exemplaires qui entretient le centralisme à l’échelle des espaces vécus et permet de changer de lieu sans changer d’organisation : on retrouve la forme socio-spatiale “ grand-place/centre-ville ” du village à la mégapole (concentration des fonctions commerciales et administratives, de transport, de loisir, de sociabilité, de mobilisation politique), au point d’atteindre une continuité et une homogénéité symboliques de l’unité-identité nationale.

Un autre exemple de ce paradoxe, où un processus de différenciation aboutit à une homogénéisation, est fourni par la politique de protection du patrimoine. La protection des centres monumentaux (qu’il s’agisse des quartiers historiques des villes actuelles ou des vestiges de villes préhispaniques) se fonde sur l’impératif de préservation de leur caractère unique et irremplaçable comme témoignage d’une identité locale. Cependant, tous ces espaces *particuliers* sont classés en fonction de catégories *nationales* (problématiques au regard des origines précolombiennes ou coloniales de ces architectures) et suivant des critères établis au niveau *international* (UNESCO, ICOMOS). Ce sont donc des règles universelles (cf. la liste du patrimoine de l’humanité) qui servent à protéger quelque chose qui symbolise un héritage vernaculaire. On repère de nouveau dans ce processus un double mouvement de production de synecdoques géographiques : les “ zones de monuments historiques ou archéologiques ” qui protègent des centres monumentaux représentent *localement* une idéologie occidentale universalisée et représentent *mondialement* un témoignage autochtone.

Des processus de ce genre contribuent à assurer l'homogénéisation du pays sur un certain plan (à chaque niveau territorial, l'unité et l'identité sont assurées par l'existence d'un lieu commun partagé par tous, tant qu'il est partagé par tous), mais produisent également de la discontinuité et de l'hétérogénéisation (les différenciations et hiérarchies centre/périphérie entraînent des inégalités dans l'accès au " lieu commun ").

Ce système centraliste (où les logiques de concentration se renforcent mutuellement, entre les domaines politique, économique, médiatique, académique et démographique) n'est pas stable : il y a des changements permanents dans les hiérarchies et les taux de concentration (logiques économiques surpassant les logiques politico-administratives, renforcement des centres du nord, effacement relatif des centres du sud, etc.). Mais la logique générale de la pyramide (cf. Octavio Paz) reste très forte, et donne une grande inertie à l'inscription géographique du système. La notion d'interface permet de comprendre comment peuvent coexister les processus géographiques qui tendent à la reproduction des rapports centre-périphérie et ceux qui introduisent des changements.

CENTRE ET FRONTIERE : DE LA LIMITE A L'INTERFACE

Les acteurs sociaux qui ont mis en place une organisation hiérarchique centre/périphérie, à quelque niveau que ce soit, ont généralement un intérêt (en termes politiques, culturels et/ou économiques) à la reproduction du système centralisé qui les place au centre. Cette inertie logique semble être bousculée davantage par l'évolution propre des périphéries que par la volonté décentralisatrice du centre.

Centre et périphérie géographiques n'existent que l'un par rapport à l'autre : le centre se définit par l'exercice d'une compétence ou d'un pouvoir sur une étendue dont les limites constituent la périphérie, celle-ci étant essentiellement définie par les logiques du centre lui-même. Mais ce modèle " idéal " n'existe pas dans l'espace géographique concret : une limite n'est quasiment jamais la simple terminaison de l'aire d'influence d'un centre, elle est presque toujours le début de quelque chose d'autre, elle est une frontière entre deux ensembles. Or, les frontières peuvent être classées géographiquement en quatre types, et passer de l'un à l'autre au fil du temps :

- 1) La périphérie de type " *no man's land* ", inactive, fin de l'aire d'influence d'un centre sans rencontrer une autre aire d'influence, est un cas rare, et surtout peu durable dans le temps. Ce fut le cas de l'infinie (dans le sens transversal) frontière nord de la Nouvelle-Espagne, périphérie diluée dans l'immensité du continent et représentée par le blanc de l'inconnu sur les cartes.
- 2) La périphérie de type " front pionnier " (*frontier* chez les anglo-américains) est active, et tend à incorporer dans l'aire d'influence d'un centre de nouveaux espaces. Un bon exemple au Mexique est donné par les villes minières fondées par la couronne espagnole à la périphérie de l'empire pour en drainer les ressources jusqu'à la métropole coloniale.
- 3) La périphérie de type " interface " est encore plus active, et plus stable dans l'espace : il s'agit de la zone de contact entre deux ensembles fortement déterminants dans les conditions de l'échange. Les rivages marins fixèrent ainsi durablement des interfaces d'échange entre la colonie et sa métropole. De ce point de vue, les côtes Atlantiques du Mexique furent des périphéries plus actives que les côtes du Pacifique.
- 4) La frontière peut être un " mur " voulant empêcher tout contact entre les deux ensembles territoriaux voisins (comme ce fut le cas à Berlin et comme on tente de le faire pour les migrations entre Mexique et États-Unis).

Ces quatre types correspondent en fait à des logiques d'organisation de l'espace qui peuvent être concomitantes, l'une l'emportant sur l'autre selon les conditions du moment

(poids respectifs des différents centres, types d'échanges considérés, etc.). Dans la plupart des cas (et cela finit toujours par être le cas si on considère des périodes longues), les frontières fonctionnent plutôt comme des interfaces, des espaces d'échanges entre deux ensembles, des zones de contact où les acteurs sociaux exploitent les différentiels (juridiques, économiques, démographiques, culturels, politiques, etc.) entre deux parties.

En fonction des types de rapports instaurés, d'une part entre le centre et ses périphéries, d'autre part entre les différents centres, se mettent en place des espaces structurés par des axes de relation. L'espace mexicain est ainsi structuré par de grands axes, le long desquels s'alignent les principaux centres du pays (graphique 2).

Dans l'ordre chronologique, le premier axe est celui qui d'est en ouest relia dès les premiers temps de la colonie les côtes du Golfe du Mexique jusqu'à Mexico (et au-delà) en passant par Puebla. Cette chaîne d'urbanisation peut se comprendre d'abord comme un front pionnier dirigé depuis le centre espagnol avant de se convertir en interface entre l'Espagne et la Nouvelle-Espagne. Cette interface perd de son importance au long du 19^{ème} siècle avant d'en retrouver une autre au 20^{ème} siècle, avec l'urbanisation " pétrolière " du Golfe tournée vers le grand commanditaire et consommateur du nord.

La frontière nord a d'abord été ouverte, floue voire indéterminée, oscillant du 16^e au 18^e siècle entre les logiques du " no man's land " et du " front pionnier ". Elle a ensuite elle a été progressivement réduite à une ligne, fixée au cours du 19^e siècle avant même d'être matérialisée au 20^{ème} siècle, sur certaines portions, par un mur destiné à empêcher les migrations illégales et les diverses contrebandes (armes et drogues illicites, mais aussi médicaments, alcools et tabac). Dans le même temps que cette frontière s'est trouvée " rigidifiée " dans des proportions inédites dans l'histoire, elle n'a jamais été aussi active, et représente aujourd'hui l'interface géographique où les contacts sont les plus intenses sur tout le continent. Les axes de structuration du Mexique les plus dynamiques sont désormais ceux qui relient le centre du pays à cette zone d'échange centrée sur la frontière avec les États-Unis.

Conclusion

Il faut savoir prendre garde à l'évolution des périphéries vers une position et un fonctionnement d'interface, dans la mesure où se réunissent progressivement les conditions permettant de considérer ces anciennes périphéries comme de nouveaux centres, lorsque l'organisation des échanges finit par leur donner un rôle dominant (et non plus dépendant) dans ces échanges.

Cela est déjà arrivé avec certaines colonies, périphéries d'un système centré sur l'Europe devenues centres du Nouveau Monde, voire du monde entier dans le cas des États-Unis. La position du Mexique a ainsi changé à travers le temps : géré comme l'interface principale entre la métropole espagnole et ses différentes colonies américaines, il est devenu central dans le dispositif colonial européen dans le Nouveau Monde, mais il a ensuite perdu cette position pour glisser dans la périphérie " sous-développée " de l'Amérique latine, lorsque les dynamiques politiques et économiques ont favorisé les colonies anglo-saxonnes du nord. Cependant, à la fin du XX^e siècle, le pays semble avoir réactualisé sa position d'interface, non pas entre le Nouveau monde et l'Ancien, mais entre les deux Amériques. Cela se traduit dans les changements d'orientation principale des axes structurants le pays (les axes nord-sud prennent plus d'importance que l'axe est-ouest) et dans les changements dans la hiérarchie urbaine (les centres les plus anciens et côtiers cèdent progressivement leur place aux métropoles plus nordiques et plus récentes). Dans ce schéma général, la centralisation continue du pays par Mexico semble pouvoir s'expliquer en partie grâce la position de la

capitale comme interface interne du pays, à l'intersection de tous les grands axes qui structurent le territoire national.

Le même processus peut être observé dans d'autres périphéries actuelles, à différentes échelles : la centralité urbaine se disperse et se complique avec la multiplication de centres commerciaux, culturels ou d'emploi dans les " périphéries " des anciens systèmes urbains ; la centralité nationale se disperse et se complique également avec la multiplication des activités sur les frontières d'une part, et la revendications de " lieux communs " non organisés par l'état central, de l'autre. D'une certaine façon, cette périphérie typique qu'est le Chiapas (état le plus pauvre et aux structures sociales, économiques et politiques les plus rétrogrades, inégalitaires, et inefficaces du Mexique) a réussi à gagner une certaine centralité dans le débat public national, voire international, grâce à la rébellion néo-zapatiste.

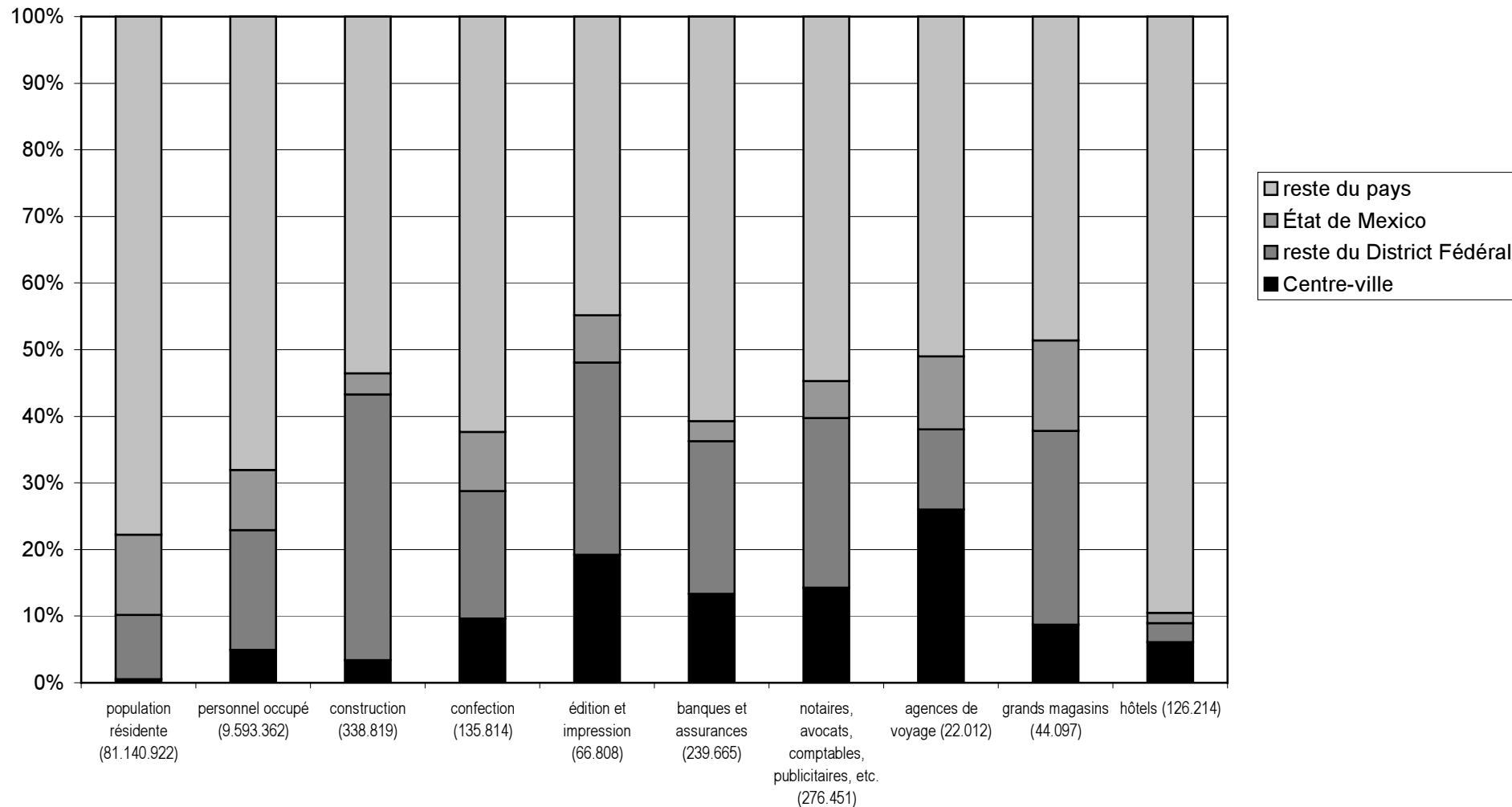
Analyser les situations géographiques avec la notion d'interface permet donc de comprendre pourquoi les organisations de l'espace ne sont pas stables. Alors que la dialectique centre/périphérie semble établir une fois pour toute une relation de hiérarchie, de subordination ou de dépendance entre deux espaces, la notion d'interface permet de comprendre que les situations géographiques dépendent essentiellement des logiques d'échange ou d'isolement des acteurs sociaux et de l'enchevêtrement de leurs compétences dans l'espace. Tout cela constitue un puissant facteur de changement qui contrebalance de façon fluctuante l'auto-reproduction par inertie des structures d'organisation de l'espace, comme celles de l'état-nation ou de la ville avec son aire d'influence.

Références bibliographiques :

- BATAILLON, Claude, DELER, Jean-Paul & THERY, Hervé (dir.). *Amérique latine*. In : BRUNET, Roger (dir.). *Géographie Universelle*, Paris : RECLUS/Hachette, 1992, 480 p.
- BERQUE, Augustin. *Médiance. De milieux en paysages*. Montpellier : Reclus, 1990, 163 p. (Géographiques).
- BERQUE, Augustin.. *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*. Paris : Gallimard/Le débat, 1996, 212 p.
- BONNEMAISON, Joël. *La dernière île*. Paris: Arléa / Orstom, 1986, 407 p.
- BOVIN, Philippe (coord.). *Las fronteras del Istmo. Fronteras y sociedades entre el Sur de México y América central*. México D.F. : CEMCA / CIESAS, 1997, 350 p.
- BRUNET, Roger & DOLLFUS, Olivier (dir.). *Géographie Universelle: Mondes Nouveaux*, Paris: Hachette/Reclus/ Compagnie Financière de l'Union Européenne, 1990.
- GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*. Paris : Fayard, 1996, 454 p.
- LACOSTE, Yves. *La légende de la terre*. Paris : Flammarion, 1996, 225 p.
- LEVY, Jacques, dir. *Géographies du politique*. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1991, 222 p. (Références).
- LEVY, Jacques. *Le monde pour Cité*. Paris : Hachette, 1996, 143 p. (Questions de politiques)
- MONNET, Jérôme, *La ville et son double. La parabole de Mexico*. Paris: Nathan. 1993. 224 p. (Essais & recherches)
- MONNET, Jérôme, *Le Mexique*. Paris: Nathan. 1994. 192 p. (Géographie d'aujourd'hui).
- MONNET, Jérôme, *Usos e imagenes del Centro Histórico de la ciudad de México*. México D.F.: DDF/CEMCA. 1995. 372 p.
- MONNET, Jérôme (dir.), *Espace, temps et pouvoir dans le Nouveau Monde*. Paris: Anthropos-Economica, 1996, 460 p.
- MONNET, Jérôme (dir.), *La ville et le pouvoir en Amérique : les formes de l'autorité*. Paris : L'Harmattan, 1999, 190 p. (Géographie et cultures).
- MONNET, Jérôme (dir.), *L'urbanisme dans les Amériques. Modèles de ville et modèles de société*. Paris : Karthala, 2000, 205 p.
- MUSSET, Alain. *Le Mexique*. Paris : Masson, 1990, 256 p. (Géographie).
- PAZ, Octavio, *Le labyrinthe de la solitude*, suivi de *Critique de la pyramide*, Paris: Gallimard, 1972, 254 p.
- ZUÑIGA, Victor (coord.). *Voces de la frontera. Estudios sobre la dispersión cultural en la frontera México-Estados Unidos*. Monterrey (Mex.) : Universidad Autónoma de Nuevo León, 1998, 300 p.

Graphique 1: Concentration de la population mexicaine, par type d'activité

Source statistique: INEGI, 1990-ss. / Source secondaire: J.Monnet, 1992, 1995



Frontière avec l'Amérique du nord : d'abord plutôt " No man's land " (XVIe), puis " front pionnier " peu actif (XVIIe-XIXe), puis " interface " / " mur " à perméabilité fluctuante (XIXe-XXe)

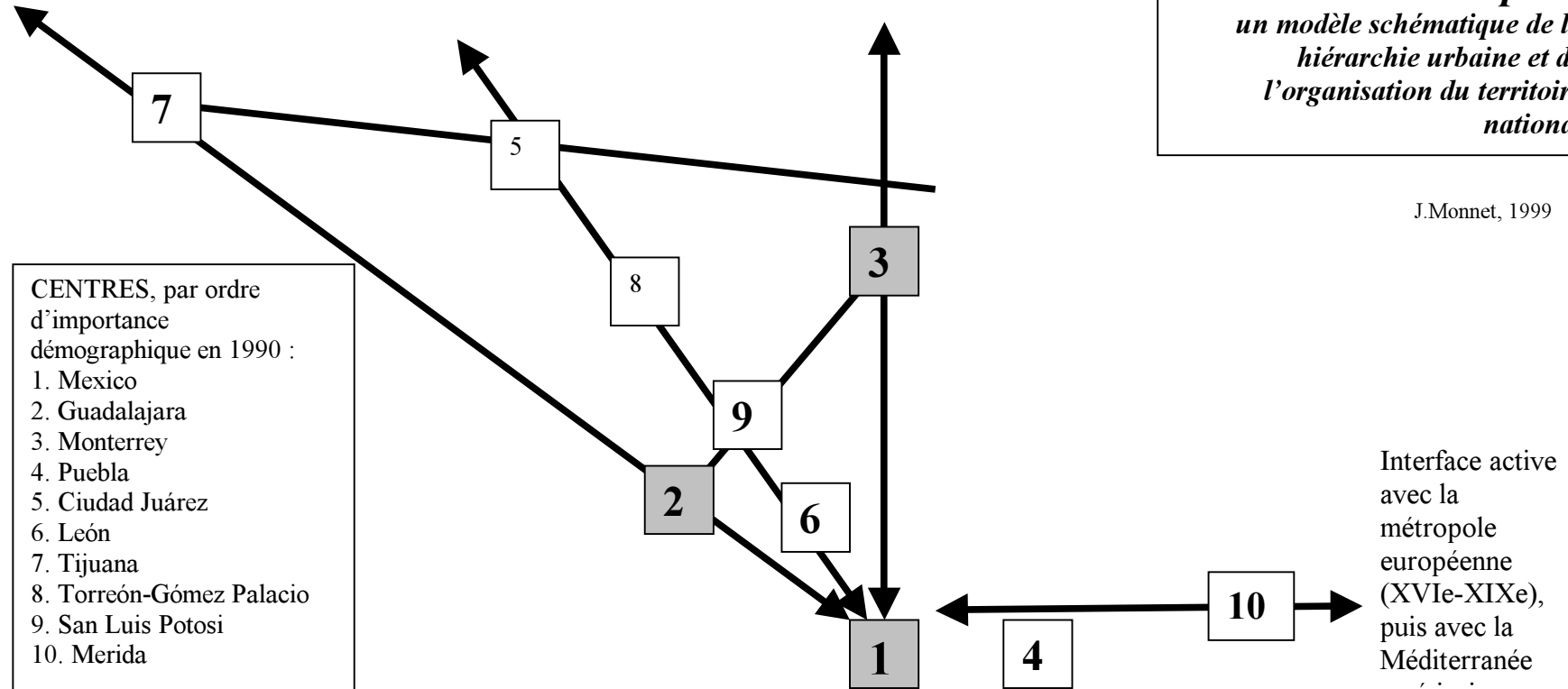
Graphique 2.
Centres et interfaces
au Mexique :
un modèle schématique de la
hiérarchie urbaine et de
l'organisation du territoire
national

J.Monnet, 1999

CENTRES, par ordre
d'importance
démographique en 1990 :

1. Mexico
2. Guadalajara
3. Monterrey
4. Puebla
5. Ciudad Juárez
6. León
7. Tijuana
8. Torreón-Gómez Palacio
9. San Luis Potosi
10. Merida

principaux axe structurants :



Interface active
avec la
métropole
européenne
(XVIe-XIXe),
puis avec la
Méditerranée
américaine
(XIXe-XXe)